

CHAPITRE IV.

MORT DE LA SŒUR AVÉ, A POITIERS, ET DE LA SŒUR CÉLESTINE, A SAINT-LAURENT. — LE R. P. DUCHESNE ET LA SŒUR SAINT-JEAN DE DIEU AUX PIEDS DE PIE VII, A FONTAINEBLEAU. — LES CENT-JOURS. — LA RENTRÉE DES BOURBONS. — MORT DES RR. PP. SUPIOT ET DUCHESNE. — LA MÈRE SAINT-VALÈRE ET LA MÈRE SAINT-CALIXTE.

Partout la Révolution avait fait de nombreuses victimes. Nous avons vu combien la famille de Montfort avait eu à souffrir pendant ces temps d'orage. Parmi les Filles de la Sagesse dont les noms ont brillé avec le plus d'éclat dans ces jours de désastres, il en est une qui termina sa glorieuse carrière vers l'époque à laquelle nous sommes arrivés : c'est la vénérable Sœur Avé, Supérieure aux Incurables de Poitiers. Elle mourut le 8 mars 1814, la même année où mourut aussi la Mère Saint-Méen, qui avait été élue Supérieure générale à sa place.

Nous rapporterons ici ce que disait le journal de Poitiers, au mois de mars 1814, à l'occasion de la mort de la Sœur Avé :

« La mort vient d'enlever la Supérieure de l'hôpital des Incurables ; un cri de douleur a retenti dans tout Poitiers : « Quelle perte ! quel malheur ! La Sœur Avé est morte !... » Il n'est pas une maison de cette cité où ces paroles déchirantes ne se soient fait entendre.

« C'est le 8 de ce mois que la chère Sœur Avé a terminé sa carrière, trop courte pour les pauvres et les

infirmes, à qui depuis longtemps elle avait consacré tous ses moments.

« Née à Sainte-Hermine, le 8 février 1750, de parents humbles et honnêtes, elle sentit, dès sa jeunesse, naître en elle ce penchant si noble et si respectable qui l'a portée, toute sa vie, à secourir et à soigner les malheureux. Non contente d'être leur intercession auprès de ses parents et de tous les cœurs sensibles, elle ajoutait secrètement aux aumônes qu'obtenaient ses pressantes sollicitations tout ce qu'elle-même possédait. C'est ainsi que cette belle âme se disposait à entrer dans la Congrégation des Filles de la Sagesse, Congrégation admirable, où les plus rares vertus, jointes au dévouement le plus absolu, se trouvent dans de simples filles, et leur font faire le sacrifice de leur jeunesse, de leur famille, des affections les plus chères de la vie, pour se livrer entièrement au soulagement de toutes les misères humaines, et devenir ainsi martyres de la charité.

« Admise, à l'âge de 24 ans, à faire des vœux dans cette vénérable Congrégation, elle les prononça avec une ferveur inexprimable, le 25 octobre 1774. Dès ce moment, la Sœur Avé se consacra tout entière au service des pauvres et des infirmes, moins pour remplir les devoirs que lui imposait son nouvel état, que pour satisfaire le besoin le plus cher à son cœur. Sa charité aussi ingénieuse qu'active savait prendre toutes les formes pour secourir les malheureux, et, véritable ange de bonté et de bienveillance, il n'était point d'affliction qu'elle n'adoucit, point de douleur qu'elle ne calmât.

« Appelée d'abord à l'île d'Oleron, puis, en 1776, à l'hôpital des Incurables de cette ville, elle fut constamment animée d'un zèle infatigable et d'une charité ardente

qui la firent également chérir, estimer et respecter des pauvres, à qui elle prodiguait les soins les plus touchants, et de ses compagnes qu'elle encourageait par ses exemples.

« En 1789, désignée par ses Supérieurs pour gouverner l'hôpital des Incurables, elle succéda à la Sœur Saint-Joseph, dont l'habileté, la bonté, les vertus, ne seront jamais oubliées. Elle y fut bientôt en butte aux plus cruelles et aux plus injustes persécutions. Mais ce fut alors que, se montrant supérieure à tous les événements, elle déploya cette fermeté d'âme que la religion seule peut donner. Jetée dans les fers avec ses Sœurs, conduite sur un échafaud sous le règne de la Terreur, partout elle porta le calme d'une conscience pure et irréprochable et une édifiante résignation.

« Elle soutint ses chères compagnes par sa piété et son courage, et triompha des persécuteurs qui lui faisaient un crime de l'exercice des vertus chrétiennes et l'accusaient de soustraire aux horreurs de la misère et de la mort des victimes de toutes les classes. Rendue au pieux asile d'où elle avait été si injustement arrachée, la Providence, qui la protégeait visiblement, permit qu'elle trouvât les moyens de réparer les maux que cet utile établissement avait soufferts.

« Une épreuve était cependant encore réservée à sa modestie et à son humilité. Nommée, en 1800, Supérieure générale de sa Congrégation, son obéissance ne lui permit pas de refuser une dignité que son cœur repoussait ; mais les larmes abondantes qu'elle répandit, seul langage qu'elle osât employer, lui obtinrent la permission de revenir au milieu de ses chers enfants, les pauvres et les infirmes.

« Depuis ce temps, aidée dans ses peines et dans ses travaux par des Sœurs qu'elle rendit toujours heureuses, secourue par des âmes bienfaisantes que son grand caractère, son désintéressement et son inaltérable charité attiraient à elle, secondée dans ses vues par des administrateurs aussi respectables qu'éclairés, et qui appréciaient son mérite, elle a relevé, soutenu et considérablement augmenté l'hôpital des Incurables.

« Douée d'une imagination riche et féconde en idées justes et grandes, cette fille incomparable a su allier l'économie avec la générosité, la douceur avec la fermeté, les égards dus au monde avec les devoirs de la religion, pourvoir à tous les besoins par son zèle persévérant, et faire régner un ordre admirable et une honnête aisance dans l'asile du malheur.

« Telle fut celle que nos seigneurs les archevêques de Bordeaux et de Malines, les évêques de Poitiers et de Bayeux honorèrent de leur estime particulière, et que les riches et les pauvres, tous ceux en un mot qui connurent seulement son nom, pleurent aujourd'hui,

« Ah ! longtemps sans doute le nom de la Sœur Avé vivra dans le cœur des habitants de Poitiers. Longtemps le souvenir de ses vertus se conservera dans leur mémoire. Nous avons la confiance que Dieu, qui seul a pu lui inspirer ces sublimes vertus, l'en aura récompensée par une gloire et un bonheur éternels. »

Les administrateurs des hospices de Poitiers voulurent que la Sœur Avé fût enterrée dans le cimetière de l'hôpital, avec cette inscription qu'ils firent placer sur sa tombe :

« Ici repose le corps de la très-honorée Sœur Avé, ancienne Supérieure générale de la Congrégation des

Filles de la Sagesse et première directrice de cet hôpital, connue dans le monde sous les noms de Marie-Marthe-Julie Vexiau. Elle gouverna cette maison pendant 25 ans, avec une prudence admirable ; son immense charité la fit appeler la mère des pauvres. Elle fut chérie et respectée de ses compagnes qu'elle aimait tendrement et dans le Seigneur. Elle donna au monde l'exemple d'une piété solide, d'une foi inébranlable et d'un courage au-dessus des persécutions. Elle avait reçu du ciel le don précieux d'inspirer la confiance à ceux qui la connaissaient ; elle ne s'en servit que pour la gloire de Dieu et l'avantage des pauvres. Sa mort fut regardée comme une calamité publique. Elle mourut le 8 mars 1814. »

Elle fut enterrée auprès de la chère Sœur Saint-Joseph, décédée en 1789. Les deux tombes sont un peu élevées de terre, toutes les deux recouvertes d'une grande pierre tombale ; sur chacune d'elles est gravée une épitaphe. Nous venons de lire celle de la Sœur Avé ; voyons celle de la Sœur Saint-Joseph, première Supérieure de l'hôpital des Incurables :

« Sous cette tombe repose le corps de la vénérable Sœur Saint-Joseph, Fille de la Sagesse, nommée dans le monde Marie-Madeleine Meynier, qui fut, pendant 31 ans, Supérieure de cette maison. Elevée à l'école de la Mère Trichet, première Supérieure générale des Filles de la Sagesse, remplie de l'esprit primitif de cette sainte Société, elle fut pieuse, humble, charitable, confiante dans la Providence. Fidèle à la mémoire de M. de Montfort, elle accomplit la prédiction de cet homme apostolique, en agrandissant de moitié cet hôpital. Sa simplicité fut plus puissante en œuvres que la sagesse du monde. Les pauvres la pleurèrent comme leur mère, tous les ordres de

Poitiers comme la femme forte. Elle décéda le 8 octobre 1789.

« Ce monument a été érigé en 1804, par les soins de Messieurs les administrateurs des hôpitaux de Poitiers. »

Peu de semaines après la mort de la Sœur Avé, la Sœur Célestine termina ses jours à Saint-Laurent, en véritable prédestinée : c'était le 4 avril. Le P. Duchesne et le P. Coupperie découvraient en cette Fille de la Sagesse des trésors de grâces ; ils allaient souvent la visiter dans sa longue et cruelle maladie, afin de s'édifier. Etendue sur son pauvre grabat, théâtre des miséricordes divines, comme elle le disait elle-même, elle écrivit quelques pages admirables que l'on ne peut lire sans une pieuse émotion.

Elle était connue dans le monde sous le nom de Marie-Madeleine-Françoise de la Baume de Belleville. Née à Saint-Etienne de Marans, le 16 février 1776, elle entra au noviciat de la Sagesse le 7 janvier 1808, et fit profession le 25 août de la même année.

Les persécutions que l'empereur Napoléon fit endurer au Souverain Pontife Pie VII, dans les dernières années de son règne, ne pouvaient manquer de causer la plus profonde douleur aux Communautés de Saint-Laurent, qui se sont toujours distinguées par leur attachement inviolable au successeur de Pierre. En 1814, le P. Duchesne alla visiter le Pape, que Bonaparte tenait captif à Fontainebleau. Il se fit accompagner par la Sœur Saint-Jean de Dieu, Supérieure de l'hôpital de Montargis, et une autre Sœur de la même maison. Ils eurent le bonheur de se prosterner ensemble aux pieds du Saint-Père qui les reçut avec une bienveillance toute paternelle,

et leur donna avec effusion sa bénédiction apostolique.

Pendant les Cent-Jours, plusieurs établissements des Filles de la Sagesse eurent à souffrir des maux de la guerre, sans que les Sœurs aient été personnellement inquiétées. Il se passa cependant à Lorient un fait assez singulier que nous allons raconter. Une troupe de malveillants, après avoir parcouru la ville en tumulte, se porta à l'hôpital et demanda la Supérieure, qui était alors la Sœur Dorothée. Les perturbateurs voulurent la forcer à crier : « Vive l'Empereur ! » et ils tenaient le sabre levé, menaçant de la tuer, si elle ne faisait pas ce qu'on lui demandait. La Sœur n'était pas facile à déconcerter, et on le savait bien. Elle ne refusa point de se laisser aller aux démonstrations qu'on exigeait d'elle. « Puisque cela vous fait plaisir, dit-elle à la troupe d'émeutiers, je me prêterai volontiers à vous procurer cette satisfaction. » On la fit monter sur une élévation, afin qu'elle pût être vue et entendue de la populace attroupée. « Eh bien ! leur dit-elle, que voulez-vous que je fasse maintenant ? — Criez : « Vive l'Empereur ! » Alors, élevant la voix de toutes ses forces, elle s'écria : « Qu'il vive, le cher homme, de la vie des saints, et qu'il meure de la mort des justes ! » On ne s'attendait pas à une pareille exclamation ; mais on n'en demanda pas davantage. Toute la troupe se retira et laissa la bonne Sœur Dorothée maîtresse du champ de bataille.

Les Sœurs n'avaient point à s'occuper des événements politiques. Comme toujours, elles priaient pour la France, en se soumettant à la sainte volonté de Dieu. Elles ne cessaient de donner tous les soins possibles aux malades et aux blessés qui encombraient les hôpitaux, sans faire de distinction d'opinions politiques et même de nationalités. En 1815, un grand nombre de soldats prussiens

restèrent malades à l'Hôtel-Dieu de Nantes. Ils y furent soignés par les Sœurs avec la plus tendre charité. Aussi, dans sa reconnaissance, le Gouvernement prussien crut-il devoir gratifier d'une décoration la Sœur Théodose, Supérieure de cet établissement. Il lui fit remettre, en présence d'une nombreuse et imposante assemblée, une médaille d'or, portant d'un côté l'effigie du roi de Prusse, et de l'autre l'emblème de la paix répandant ses bienfaits dans le royaume.

A cette époque, l'Europe entière avait besoin de la paix : il y avait si longtemps que le sang coulait à flots sur les champs de bataille ! La France surtout, déchirée depuis 25 ans par des guerres civiles et étrangères, la France, épuisée d'hommes et d'argent, avait besoin de repos. Aussi, toutes les populations accueillirent-elles le retour de la Monarchie légitime avec une ivresse et un enthousiasme dont nous n'avons pas l'idée aujourd'hui. On comprend que les Communautés de Saint-Laurent ne devaient pas rester indifférentes, et qu'elles ne pouvaient manquer de partager l'élan général. Elles avaient tant souffert, et à cause d'elles-mêmes, et à cause de la religion persécutée ! et il leur semblait qu'une ère de prospérité pour l'Eglise et pour la France allait enfin commencer.

Les Pères Supiot et Duchesne, qui avaient été exposés à de si grands dangers et avaient éprouvé de si accablantes douleurs, pendant la Révolution, devaient tressaillir de bonheur en présence du changement providentiel qui s'opérait sous leurs yeux. Mais ils ne devaient pas partager bien longtemps la joie de leurs Communautés et de la France entière ; une plus grande joie les attendait au ciel. Le Père Supiot termina sa longue et sainte carrière, à Saint-Laurent, le 12 décembre 1818, à

l'âge de 87 ans, et le P. Duchesné mourut le 22 décembre 1820, âgé de 59 ans et 9 mois. Ces deux vénérables Supérieurs ont rendu de grands services à la Congrégation de la Sagesse qui n'en perdra jamais le souvenir.

Avant de clore ce chapitre, nous dirons quelques mots de la Mère Saint-Valère qui termina, en 1819, les années de son généralat, et de la Mère Saint-Calixte, sa propre sœur, qui lui succéda dans la charge de Supérieure générale de la Congrégation. Il nous semble que nous ne pouvons séparer, dans cette histoire, ces deux admirables Filles de la Sagesse si étroitement unies par tous les liens de la nature et de la religion.

Aucune famille chrétienne n'a fait plus d'honneur à la Congrégation de la Sagesse et n'en a reçu également plus d'honneur que la famille Marchand, de Lorient, qui envoya quatre Sœurs au noviciat de Saint-Laurent, avant la Révolution. Toutes quatre étaient également distinguées par leurs vertus et par leurs talents. La plus jeune donna l'exemple à ses sœurs ; la première, elle se rendit à la Communauté de la Sagesse ; la première elle alla prendre sa place dans le ciel. Entrée au noviciat, à 18 ans, en 1786, elle mourut en 1793, à l'âge de 25 ans : c'est la Sœur Salomon, dont nous avons parlé ailleurs et qui périt sur l'échafaud, dans la ville de Nantes, avec la Sœur Saint-Paul. Toutes deux allèrent à la guillotine en chantant des cantiques. Ces deux anges de la terre commencèrent ici-bas les chants d'amour qu'elles devaient continuer dans le ciel. La seconde des demoiselles Marchand fut la Sœur Sainte-Euphrasie, qui mourut Supérieure à Loudéac, le 4 décembre 1803, en odeur de sainteté. Les deux autres furent les Sœurs Saint-Valère et Saint-Calixte, qui devinrent Supérieures générales.

Celles-ci entrèrent ensemble au noviciat de la Sagesse, le 5 janvier 1789, et firent profession le 22 octobre de la même année. La Sœur Saint-Valère avait alors 25 ans, et la Sœur Saint-Calixte, 23.

Lorsque la Sœur Saint-Valère fut appelée à gouverner la Congrégation de la Sagesse, elle était Supérieure à Brest, où elle avait donné les plus touchants exemples de vertus. Son élection eut lieu dans des circonstances bien difficiles. Le gouvernement était venu au secours de la Mère Saint-Méen ; mais alors ses propres ressources étaient épuisées. Bonaparte était en guerre avec presque toutes les puissances de l'Europe ; il lui était bien impossible de faire des largesses, n'ayant pas assez pour lui-même. Cependant les besoins de la Congrégation augmentaient chaque jour. Aussi de toutes les Supérieures générales, aucune, si on en excepte la Mère Marie-Louise de Jésus, n'a eu autant à souffrir du manque de ressources pécuniaires. On sera étonné peut-être, quand nous dirons, ce qui est pourtant la vérité, qu'en 1817, la Communauté de la Sagesse était tellement pauvre qu'elle ne pouvait pas se procurer à l'avance une quantité convenable de vin pour la Messe. Chaque matin, avant les Messes qui devaient se dire à la chapelle de la Sagesse, les Sœurs envoyaient chercher pour un ou deux sous de vin chez un M. Grasset, aubergiste du bourg de Saint-Laurent, qui leur donnait, par charité, beaucoup plus qu'elles ne demandaient. Par plusieurs lettres de la Mère Saint-Valère, on peut juger de la grande détresse dans laquelle se trouvait alors sa Congrégation. Mais si cette vénérable Mère songeait, non à enrichir ses Sœurs, mais à leur procurer le nécessaire, elle s'occupait, avec bien plus d'ardeur encore, à les faire avancer dans les vertus de leur état, en leur donnant de bons exemples et de

salutaires conseils. On voit, par ses lettres, qu'elle avait l'œil à tout. Sa lettre circulaire du 1^{er} janvier 1816 est vraiment admirable, vu les nombreux et sages avis qu'elle donne à ses chères filles. Il en est de même de sa circulaire de janvier 1817. Les détails d'une administration tellement compliquée, qu'elle ne lui laissait pas un moment de repos, venant se joindre à tous les ennuis causés par la position pénible de sa Communauté, presque sans ressources, finirent par briser ses forces et ruiner entièrement sa santé.

D'une grande fermeté de caractère et d'une patience admirable, elle ne laissait rien paraître des chagrins qu'elle éprouvait dans son cœur. On n'eût point dit, à la voir et à l'entendre, qu'elle fût accablée de tant de travaux et de soucis. Toujours aimable et gracieuse, elle savait glisser dans ses lettres, comme dans ses conversations, les paroles les plus consolantes et les plus encourageantes. Dans ses dernières années, elle écrivait à l'une de ses filles qui avait grand besoin de consolations : « J'ai reçu avec bien du plaisir, bonne Sœur Saint-Benoît, le petit mot que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire. Je n'oublierai jamais le petit Saint-Benoît, que le Seigneur visite d'une manière particulière. Vous êtes l'enfant gâté de la divine Providence, car vous faites tout doucement votre purgatoire ici-bas, de sorte que, quand la camarade viendra, avec sa faux tranchante, couper le petit filet de vie qui vous retient en ce bas monde, vous irez de suite dans le sein de Dieu jouir du bonheur qu'il réserve à ses élus. Courage donc, pauvre enfant ! regardez votre Père qui vous tend les bras, et affermissez vos pas, en suivant à la trace votre bon Jésus portant sa croix. La nature ne se plaît pas dans ce sentier-là. C'est une crierie à qui il faut imposer silence, en se moquant d'elle. »

Quel charme dans cette petite lettre ! Ne dirait-on pas qu'elle est sortie de la plume de saint François de Sales ? La Mère Saint-Valère avait dans son extérieur quelque chose d'angélique ; tout en elle annonçait une âme privilégiée, une âme d'élite ; on se sentait porté à la vénérer. Il s'est trouvé des novices qui se jetaient spontanément à genoux sur son passage. « Mes enfants, leur disait-elle en les relevant avec bonté, je ne suis pas le bon Dieu ; on ne se met pas à genoux quand je passe. »

Cette bonne et pieuse Mère, qui engageait la Sœur Saint-Benoît à se moquer de la nature toujours si crierde, n'en avait point elle-même écouté la voix, pendant sa vie. Elle avait bien préféré prêter l'oreille à la voix de son céleste Epoux qui l'avait toujours conduite dans les sentiers de la vertu. Oh ! avec quel bonheur elle entendit, cette voix si aimée, quand elle l'appela au ciel, pour y recevoir son éternelle couronne ! C'était le 31 octobre 1832 ; elle avait alors 58 ans d'âge et 33 ans de profession. Elle emporta avec elle les regrets de toute la Congrégation ; mais personne ne fut aussi sensible à cette perte cruelle que la Mère Saint-Calixte, sa sœur par la nature, devenue, depuis trois ans, sa Supérieure générale.

La Sœur Saint-Calixte était née le 16 novembre 1765. Nous avons vu qu'elle était entrée au noviciat et avait fait profession en même temps que sa sœur Saint-Valère. Lorsque la chère Sœur Eugénie fut envoyée à La Rochelle, en 1791, pour y gouverner l'hôpital d'Auffrédy, la Sœur Saint-Calixte lui fut confiée comme une jeune plante qui méritait d'être cultivée avec un soin particulier. Elle fut mise en emploi au bureau ; mais deux ans après, elle fut emprisonnée avec ses Sœurs à Brouage. Elle ne quitta point la chère Sœur Eugénie, à la sortie de prison,

et, en 1802, elle rentra avec elle à Auffrédy, où elle resta jusqu'en 1813.

A cette époque, elle fut envoyée à Anvers, où elle arriva dans des circonstances pénibles; mais l'exemple de son courage et l'amabilité de son caractère soutinrent puissamment les Sœurs dans leur admirable conduite, au milieu des horreurs, des privations et des dangers de la guerre.

Rentrée à Saint-Laurent, elle devint première Maîtresse au noviciat, où elle a laissé le souvenir des plus brillantes qualités et des plus aimables vertus. Enfin, au bout de 5 ans, le 29 mai 1819, elle fut élue Supérieure générale. Elle avait alors 54 ans. Elle était à la hauteur de sa place, par ses vertus et ses talents; elle était la seule à l'ignorer. Elle fut toujours d'une humilité profonde, d'une simplicité angélique, d'une amabilité propre à lui gagner tous les cœurs.

A la fin de son généralat, elle fut chargée de la direction du second noviciat, puis fut élue deux fois première Assistante; mais, en 1836, elle ne voulut conserver que sa place de première Maîtresse du second noviciat, qu'elle finit par quitter en 1839, pour ne s'occuper que d'elle-même. Elle s'endormit dans le Seigneur, le samedi, 3 février 1844, à 11 heures du soir, âgée de 72 ans, dont 55 de profession.

LIVRE VI.

DEPUIS L'ÉLECTION DU R. P. DESHAYES JUSQU'À SA MORT.

(1821-1844.)

CHAPITRE I^{er}.

LE R. P. DESHAYES, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL. — TRAVAUX DE CONSTRUCTIONS OU DE RÉPARATIONS À LA COMMUNAUTÉ DE LA SAGESSE. — DÉMÊLÉS ENTRE LES SUPÉRIEURS DE LA SAGESSE ET M^{GR} SOYER, ÉVÊQUE DE LUÇON. — SECOND NOVICIAT. — LA MÈRE SAINT-LIN.

Le R. P. Duchesne ayant cessé de vivre, il fallut procéder à l'élection d'un successeur. Le choix n'en paraissait pas douteux. Le P. Deshayes, entré dans la Compagnie de Marie depuis quelques mois seulement, et nommé Assistant de l'ancien Supérieur général depuis quelques semaines, était évidemment l'homme que la divine Providence destinait à remplir le poste vacant. Il fut élu par ses confrères le 17 janvier 1821, et son élection fut approuvée aussitôt par Monseigneur l'évêque de La Rochelle, qui administrait encore le diocèse de Luçon.

Santé robuste que rien ne semblait pouvoir altérer;